



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRE

Toute communication relative à la rédaction ou à l'administration doit être adressée rue des Célestins, 8.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Drolatique, Satirique, Amphigourique, Cascadeur, Fouailler et Gouailler, Epatant, Ebétant et Désopilant, très peu Littéraire, mais par-dessus tout Honnête Canard

ABONNEMENTS : Un An.... 8 fr. | Six Mois..... 6 fr.
L'Administration n'accepte pas de timbres-poste pour le prix de ces abonnements.

Quiconque a un abus à signaler, un vice à flétrir, une vertu persécutée à défendre, peut recourir en toute confiance à Guignol.

Sa discrétion égale la solidité de sa trique.

AVIS

Rédaction et Administration du Journal de Guignol : 8, RUE DES CÉLESTINS, à l'entresol.

Bureaux ouverts tous les jours, de 2 heures à 4 heures.

ABONNEMENTS

Un an..... 8 francs
Six mois..... 5 »

Nous n'acceptons pas de timbres-poste pour le prix de ces abonnements.

M'sieu Lafon, qu'est dans la lune,
Aurait ben dû z'y rester ;
Pourquoi qu'y vient chapotter
La terr', not' meman commune ?
Fiageollez, gones marquants,
On vous perc' vos fondements.

Et Raverat, le p'tit père,
L'intrépide voyageur,
De l'Antifoirus auteur,
Quoi qu'y fait dans c'te galère ?
Fiageollez, gones marquants
On vous perc' vos fondements.

Pour trouver un vase antique,
A quoi bon tant travailler ?
Y en a z'un sous mon pucier,
D' mon pepa seule relique.
Fiageollez, gones marquants,
On vous perc' vos fondements.

Zou! cetoyens de Forvière,
Haut les triques, haut les cœurs !
Debout ! revenons vainqueurs ;
A Lafon faisons la guerre.
Faut pas laisser fich', z'enfants,
La main sus vos fondements.

M'sieur le Mair' nous est propice,
Et nous sommes protégés
Par des mamis z' haut placés.
Nous ons pour nous la justice.
Faut pas laisser fich', z'enfants,
La main sus nos fondements.

Y n'est ben temps que je m'arrête; gnien a noinante-vuite comme ça. Si vous ne payez pas querque chose de n'humide pour m'arroser la dagne, la dagne du cou, y a pas méche d'aller jusqu'au bout du rouleau. Ma bavarde n'en est toute bourrassieuse et toute cotonneuse de v's avoir japiyé c'te chanson.

Enfin, ça n'a beau z'être qu'une chanson; ce qui gnia, c'est que les maçons sont z'en train de tout sigroller par là-haut z'à Forvière; y z'ont tout fichu z'à bouchon, petafiné les Menimes, petafiné Choulans, petafiné les Macchabées, nom d'un rat. Je sis ben sûr que vous reconnaîtriez seurement pus le portrait de ressemblance de tout ce quarquié-là. Ah! faut ben qu'y connaissent toutes les rebriques de malice, les deux gones qu'on reganisé c'te démolissance; faut ben qu'y z'oyent su z'embobiner le monde par leurs boïmeries. Et pis y z'ont manigancé ça en quate à minuit, sans prévenir et sans crier gare. A preuve que j'en savais rien du tout de ce boulevard. Et j'aurais ben pu aller longtemps sans rien savoir. N'a fallu l'autre jour que je soye monté z'à Loyasse pour enterrer une Guignol de ma famille, une arsouille, un propre-à-rien que s'était fait z'éclater la boîte à intelligence censément pour areluer s'y n'en restait z'encore un peu. Quant la carimonia a t'au z'été tarminée, je sis revenu z'avé un vieux canezard que reste en rue des Trois-Maries.

Tout à coup, velà que nous appinchons une tapée de gones que quinchiont, que baviont, que gueuliont; on aurait dit les moulins de Saint-Clair ou ben de bistanclagues allant z'à toute erreinte.

— « Quoi donc que gnia, que l'y dis à c'tami, que y a tant de gongonnances, de sigrollements de platine? »

— « Mais, nom de nom, qu'y me fait, te vois donc pas que toutes les cacines de par ici sont de croix-pile par terre; te vois donc pas tout ce marin qu'y font? »

— « C'est p't-ête qu'elles étaient mal bâtités, que je ly rebrique. Le Conseil mule-à-six-pattes a z'eu la faviolle que si le feu y prenait, elles bucleriont trop vite avé leurs harbitants, pace qu'y a pas de dégagements pour sortir. »

— « Assez de gandoises, que me dit le vieux papa; velà l'affaire. Le père Lafon, un mami qu'esse fort comme un Turc sus l'astrelomique, esse porpillétaire d'une cacine sus le coteau. Y n'était z'allé l'autre soir à l'osservatoire Gay, ousqu'y s'était z'emaginé que c'était caffé de z'instruments de phusique, de chemique, de magique, de lunatique pour appincher ça que se vire dans le fiermament. Surbito y a z'une étoile que se met z'à gigauder, à pétiyer, à bluisser, comme quante on fourgonne le feu, et pis elle s'es-canne. Le pepa Lafon, qu'a pas de miel dans le z'œil, la voit que tombe dans son clos. Pour arregarde ce phéломèle de pus près, y rentre chez lui. Seurement y trouve pas d'étoile. Y se dit: Ben sûr qu'en tombant de si z'haut, ellen'a dû s'enfoncer dans la terre. Y n'envoie sarcher de maçons pour grabotter et farfouiller de partout, pour savoir n'enfin ousqu'elle s'était capiée, c'te guerdine. Gnia ben z'eu un mement d'émission; mais y z'ont trouvé rien que de grollons, de z'écarsons, de chaussettes et de panaires. Le pepa Lafon que connaît rien à ces affaires-là quoiqu'y soye de l'Arcadémie, n'a fait venir le pepa Raverat, un malin çui-là, qu'aime à se bassouiller dans les antiqueries comme une muche dans un tonneau de mélasse. Le pepa Raverat n'a dit z'aux maçons de continuer c't'ouvrage de farfouillement. Y z'ont fini par dénicher une fiole d'Anticholérique Raverat avé sa planuse qu'était pistographiée dessus. Le père Raverat veut z'absolument dénicher la fabrique de c'te liqueur pour l'y faire un procès de contrefaction. Le pepa Lafon veut z'absolument dénicher s'n étoile. P't-ête ben que quante y z'auront creusé jusqu'à Perrache y s'arrêteront. »

La dessus, le vieux que m'a bajafflé c'te histoire n'avait z'une soif à fifier une centpote à lui tout seul; moi j'avais mon saucisson que ne grabottait le gigier; nous sons allés licher un pot. Seurement, z'enfants, quoi donc que vous disez de c'te affaire? Si ça continue, y n'en restera pus une longueur de vote vieux Lyon. Je n'en bave comme une merluche rien que d'y penser.

Guignol



Les Fouilles de Saint-Just

Pleurez, z'enfants de Forvière,
De Saint-George et du Tir'-Cul,
De Trion et de Saint-Just,
Même de la Cressonnière,
Fiageollez, gones marquants,
On vous perc' vos fondements.

Des maçons sus vot' colline,
Des savants la pioche en mains,
Pour sarcher d's objets romains
Dépontellent vot' cacine.
Fiageollez, gones marquants,
On vous perc' vos fondements.

Faut pas v'nir d'mander de place
En vill', car les regrattiers
Augmenteraient nos loyers,
Pour nous fich' dans la mélasse.
Fiageollez, gones marquants,
On vous perc' vos fondements.

Vous plant' rez pus de salades,
Pus de vigne et de navet
Sus l' coteau si chenuret.
Ah! vous n'êtes ben malades!
Fiageollez, gones marquants,
On vous perc' vos fondements.



OCCIDENTALE

AUX ADMIRATRICES DE PRANZINI

*Foin de l'imbécile morale!
Le temps des Lucrèces n'est plus.
Pourquoi, sur la vertu qui râle,
S'épandre en regrets superflus?
A quoi bon ces lourdes béquilles
Dont l'homme par elle est muni?*

*Allez, allez, ô jeunes filles,
Voir exécuter Pranzini.*

*Cassez, brisez, rompez vos chaînes!
On n'a pas fait quatre-vingt-neuf
Pour que les libertés sereines
Brusquement s'étouffent dans l'ouf.
Aurait-on rasé les Bastilles
Pour le roi de Prusse?... — Nenni!...*

*Allez, allez, ô jeunes filles,
Voir exécuter Pranzini.*

*Dans ce siècle aux ardentes fièvres,
Le sang circule plus vermeil,
Et les gens délicats et mièvres
N'ont pas place à notre soleil.
Du sein des robustes familles
Tout bête amour-propre est banni.*

*Allez, allez, ô jeunes filles,
Voir exécuter Pranzini.*

*Aux bois, s'inclinant sous les brises
Par les soirs d'été, rien ne vaut,
Dans une aurore aux brumes grises,
Les bois sanglants de l'échafaud.
Le rire clair sous les charmes
Pour ceux des voyous est honni...*

*Allez, allez, ô jeunes filles,
Voir exécuter Pranzini.*

*Les sentiers verts ont moins de charmes,
La lune argentant la forêt,
Que le tricorne des gendarmes
Sous les lueurs du couperet;
Plutôt que d'écouter les trilles
Des oiseaux jaseurs près du nid,*

*Allez, allez, ô jeunes filles,
Voir exécuter Pranzini.*

*Car enfin, ce doux rastaquère
Vaut bien qu'on s'occupe de lui;
Votre séduisant locataire,
Monsieur Beauquesne, est dans l'ennui.
Lâchez vos dés et vos aiguilles,
Et — que Diabler en soit béni! —*

*Allez, allez, ô jeunes filles,
Voir exécuter Pranzini.*

*En souvenir des nuits exquises,
Sans doute, non loin du panier,
Se glisseront quelques marquises,
Escortant dame Sabattier;
Devant leurs amours en quenilles
Plus d'un regard sera terni.*

*Allez, allez, ô jeunes filles,
Pleurer sur le beau Pranzini.*

*Et puisque votre rêverie,
En somme, a métamorphosé
Cet Apollon de boucherie
En un idéal carquoisé,
Eh! bien, grisez-vous, mes gentilles,
D'un bonheur immense, infini:*

*Je vous souhaite, ô jeunes filles,
Un époux comme Pranzini.*

LE COMTE DE L'ILE-BARBE.

RÉPONSE DE M. EMILE ZOLA

Au manifeste des Cinq

A la suite de la publication, dans notre dernier numéro, du manifeste — authentique — de MM. Paul Bonnetain, Rosny, Descaves, Margueritte et Guichés, M. Emile Zola nous a adressé, en réponse, la lettre que l'on va lire. Nous nous garderons bien de l'affaiblir par aucun commentaire, elle en pourrait qu'y perdre en saveur et ce n'est pas précisément là le but auquel nous devons viser.

Voici donc, telle que nous l'avons reçue, la lettre de M. Emile Zola :

« MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL DE GUIGNOL.

« Monsieur,

« Jésus a été renié par Pierre, je puis à mon tour l'être par Paul. M. Bonnetain — qui a pour prénom le nom de ce disciple du Christ — a voulu, comme lui, évangéliser les infidèles, qui sont demeurés invinciblement sourds aux chastes exhortations de Charlot s'amuse.

« Je ne m'en plains ni ne m'en étonne; cela devait être et cela a été.

« Mes succès littéraires, et — quoi qu'en dise M. Bonnetain — mes succès de librairie ont trouvé ces jeunes gens accessibles à la jalousie; jalousie mesquine s'il en fut! Car, enfin, que peuvent-ils me reprocher, ces inflexibles excommuniateurs?

« Les pétarades de Buteau?... Prétente!... Les modulations de fifre de la Trouille?... Plaisanterie!....

« Que sont ces modestes incongruités, comparées aux obscènes hardiesses du livre de M. Paul Bonnetain? De pures berquinades.

« Et, d'ailleurs, suis-je le premier qui me sois servi, en littérature, de ces documents essentiellement humains?

« Lisez Rabelais..... lisez Champfleury..... lisez Alexandre Dumas même, tous, avant moi, en y mettant, il est vrai plus ou moins de formes, ont eu les audaces que l'on me reproche aussi vertement aujourd'hui.

« Le notaire Ladureau avait un brevet de *Franc-P...eux*; Dandré, dans les *Impressions de voyage* de l'auteur de *Monte-Christo*, conte les effets extraordinaires d'une explosion soudaine sur deux lévriers d'un quartier-maître de dragons de Nijny. A-t-on fait un crime à Dumas et à Champfleury de ces libertés de plume? Nul n'y a jamais songé. Alors pourquoi moi plutôt qu'un autre?... Parce que j'ai enveloppé mes phrases de moins de circonlocutions? Mais encore une fois je le répète, et je m'étonne d'avoir à le répéter si souvent, je me suis donné la tâche d'être vrai dans toutes les études de personnages que j'ai entreprises, et, quoi que l'on dise, quoi que l'on fasse, je serai toujours vrai.

« Allons plus au fond de la question. On a affirmé que je m'étais complu dans la description des incongruités de Buteau et de la Trouille.

« Cela est faux. Ce que j'ai raconté dans la *Terre* est bien au-dessous de la vérité. Je n'ai pas dit la moitié de ce que j'avais vu et senti. Car Buteau existe; la Trouille existe et toutes les plaisanteries dont ils accompagnaient leurs sonorités intestinales, je les ai entendues, de même que j'ai noté les modulations ou vibrantes ou chantantes qu'ils laissaient échapper à chaque instant du jour ou de la nuit. J'ai passé six semaines parmi les ruraux de la Beauce, et je puis affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'il n'existe nulle part de paysans plus venteux que ceux-ci. Qu'on vienne après cela me dire que les flatuations de Fouan et de Buteau ne reposent sur aucun fondement sérieux!

« Mes expressions sont un peu crues?... soit!... Mais elles ne sont en somme que la reproduction bien affaiblie de ce que j'ai vu et entendu. Que di- raient donc mes détracteurs si au lieu de se trouver devant la peinture des faits, ils s'étaient trouvés en face des faits eux-mêmes?... Les portes sans doute n'auraient pas été assez larges pour livrer passage à leur fuite échevelée et ridicule. Et ce sont ces jeunes délicats et ces mignons de la littérature qui osent me décerner le titre de maître de l'école naturaliste!... Farceurs, va!...

« D'ailleurs, j'ai promis d'organiser une conférence, dans laquelle je traiterai du sujet dont il est question ici; et cette conférence, je la ferai. Je présenterai au public Fouan, Buteau et la Trouille, et je les prierai de renouveler devant lui les expériences auxquelles j'ai assisté avant de composer la *Terre*. Pour qu'on ne me soupçonne d'aucune supercherie, et pour bien montrer que les flatuations de ces paysans beaucerons sont parfaitement naturelles, je confierai à M. Bonnetain et à ses amis le soin de nourrir eux-mêmes et comme ils l'entendront, pendant quinze jours, un mois et davantage s'ils le désirent, les trois personnages que j'ai cités comme exemples dans mon livre. Ils les priveront de fari-neux tout à leur aise; mais pendant le laps de temps qu'ils exigeront pour leur expérience, ils pourront s'assurer *de visu* et *de auditu* que je n'ai point exagéré les faits. Loin de là!...

« Cette conférence aura lieu le dimanche 4 décembre prochain, fête de la Sainte-Barbe, dans la cour de l'usine Lesage. Et si tous mes adversaires daignent se donner la peine de se transporter sur les lieux, j'espère les en voir sortir soulagés et convaincus. Comme saint Thomas ils pourront toucher, et, comme saint Thomas, s'écrier: Je crois!...

« Jusque-là je me refuserai à répondre aux ineptes accusations portées contre ma dernière œuvre. Je ne courberai point la tête devant l'orage.

« Aussi bien, je commence à m'accoutumer aux vents qui soufflent de toutes parts autour de moi; au lieu de me désorienter, ils ne font qu'enfler mes voiles et me pousser vers le port. Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai.

« D'ailleurs, j'en ai bien vu d'autres dans la Beauce, et je ne m'en porte pas plus mal.

« Je crains bien que M. Paul Bonnetain et tous les jeunes littérateurs de son *acabit n'aient d'aisance* aussi largement que moi.

« Excusez ce jeu de mots un peu risqué, mais c'est le dernier et j'espère, Monsieur le rédacteur en chef, me conserver malgré lui en bonne odeur auprès de vous.

« Croyez, Monsieur, à l'expression sincère de ma considération très distinguée.

« EMILE ZOLA. »

P.-S. — M. Paul Bonnetain et ses amis continueront peut-être à s'effaroucher des déchirements intestinaux de mes paysans beaucerons. En ce cas, et s'ils redoutaient d'être atteints par les décharges successives de Buteau ou de la Trouille, conseillez-leur, pour éviter à ces messieurs une chute humiliante, de s'entourer d'un PARAPET.

Tout danger pour eux sera ainsi écarté.

E. Z.

Médan, le 1^{er} septembre 1887.

Pour copie conforme :

CLAQUE-POSSE.



Organsin cuit et trame souple

Antonin, l'ancien collègue à Goudard, aurait-il par hasard, déconvert quelques poules aux œufs d'or, ou bien encore, s'assagissant, en perdant ses cheveux, a-t-il enfin créé un article suffisamment rémunérateur pour procurer de fructueux bénéfices à ses patrons? C'est ce que nous ignorons. — Ce que nous savons toutefois, c'est que Morand et Barret, s'offrent des attelages de grande allure, et que la place Croix-Paquet a le bonheur de contempler ces foulardiers illustres, carrés voluptueusement sur les coussins

de leur landeau, pour le plus grand ébahissement du père Bernard qui n'en peut croire ses yeux. Après tout, Martel n'est peut-être pour rien dans l'affaire; les actions du Lyon-Loire vont sans doute reparaitre à la cote..... et, en attendant, Morand s'offre quelques douceurs.



D'abord, le coup de l'attelage devient une épidémie. — Jusqu'à ce vieux prodige de père Dubois qui s'offre des chevaux de luxe et ne veut pas être en reste avec ses voisins. — Où allons-nous, mon Dieu où allons-nous? — Attendons-nous à voir bientôt M^{me} Marx Blum, allant en fabrique, voluptueusement étendue dans un huit ressorts.

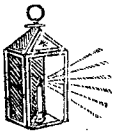
C'est-ça qui ferait plaisir à Georges.



Tardy et Durand continuent leurs expériences sur les satins de Neyret et autres. Hâtons-nous d'ajouter que ces expériences deviennent de plus en plus concluantes et moins coûteuses, et que les nez des membres de l'association, s'allongent, s'allongent, à faire plaisir.

Bientôt, l'usine des Charpenes pourra produire autant qu'une paire d'Hyacinthe... et alors — ça deviendra drôle.

Tardy se fait, du reste, un véritable plaisir d'expliquer la chose à ses visiteurs. Ainsi qu'il le disait à Tassinari, l'autre jour, il ne manqueront jamais de personnel; ayant sous la main une quantité considérable de commanditaires, inutiles et innocupés, qu'il serait adroit et économique d'employer à l'année.



C'est à tort que nos confrères quotidiens, ont attribué à une cause astronomique l'éclipse à laquelle nous avons récemment assisté. Cette cause est bien moins scientifique et toute naturelle. Nathan voulant renoncer à la foi de ses pères était monté visiter l'église de Fourvière, espérant ressentir, là-haut, une émotion propre à dissiper ses derniers doutes. Pendant sa promenade, son nez s'étant trouvé perpendiculairement à l'église, cela suffit pour arrêter les rayons du soleil, à ce moment, au bas de l'horizon.

C'est à cette cause toute simple qu'il faut attribuer l'événement dont nos lecteurs se sont sans doute aperçu.



Une grande fête de gymnastique, au bénéfice des victimes de Schuster, aura lieu incessamment, sous la présidence du beau Lassieux. Le programme, que nous avons sous les yeux, nous promet un spectacle des plus attrayants. Bolcey, l'homme aux biceps de zinc, fera les poids. Tabard travaillera à la barre fixe et Henry Mégroz — nouveau Blondin — traversera la place Tolozan sur un fil de fer.

Des intermèdes nombreux et très choisis apporteront la note gaie à cette agréable cérémonie. Citons encore, parmi une foule d'autres exercices également intéressants, une lutte à mains plates, entre Emmanuel Bloch et Garbit.

Entre la première et la deuxième partie, intermède musical par le père Villy, qui exécutera l'ouverture du *Cheval de Bronze*, sur un zuffolo à trois trous, fraîchement étamé.

DUROQUET JUNIOR.



Chronique Locale

Plusieurs habitants de la rue du Parfait-Silence, aux Brotteaux, sont venus se plaindre auprès de nous :

1° De la transformation imprévue de cette récente voie publique en gare de chemin de fer.

Ceci mérite une courte explication.

Un jeune monsieur, qui perche au cinquième étage de la maison portant le n° 18 de cette rue non moins parfaite que silencieuse, possède un certain nombre d'amis de la catégorie de ceux pour qui le pantalon à patte est une chère institution, lesquels amis ne manquent jamais de venir, sous les fenêtres dudit monsieur, pousser des coups de sifflets d'une stridence agaçante et répétée, et ce, à chaque heure du jour et de la nuit.

On prévient donc ces amateurs du pantalon évasé de vouloir bien suspendre définitivement leurs sérénades horripilantes, ou du moins de ne point emprunter aux locomotives les signaux d'appel dont ils font si fréquemment et si abusivement usage.

Sinon on avisera.

2° Les mêmes habitants se plaignent aussi de certaines scènes intimes et révoltantes qui mettent trop souvent le quartier en émoi :

Un mari qui châtie non moins rudement qu'injustement sa femme.

Une mère, ou plutôt une mégère, qui abrute ses enfants de coups, et qui devrait pourtant se souvenir que son passé n'est pas précisément une recommandation pour elle.

Au cas où aucun compte ne serait tenu de ces divers aveux, nous préciserions les faits et nommerions les personnes dont il est question ici.



Toujours aux Brotteaux :

On nous prie de signaler à qui de droit l'infâme conduite de certaine proxénète, se disant tireuse de cartes, et demeurant dans les parages des rues Duquesne et Montbernard.

La femme Th... exerce un métier qui pourrait bien, si les faits qu'on porte à notre connaissance venaient à se reproduire, la mener tout droit sur les bancs de la police correctionnelle.

Avis donc aux intéressés.



Passons à la gaudriole :

On nous écrit :

« Monsieur,

« J'habite une maison qui, certainement, doit être une succursale du conservatoire : au premier étage, au-dessous de « moi, une vieille dame a la singulière manie, depuis six « mois, de taquiner son piano de 8 heures du matin à 10 « heures du soir, en lui faisant répéter, sans trêve ni merci, « l'horrible scie de la chanson des *Blés d'or*.

« Au-dessus de moi, un second piano, beaucoup plus faux « que son confrère du premier, se livre à une orgie fantas- « tique de gammes stupéfiantes à rendre enrégés tous les « matous du quartier.

« Enfin, dans ma cour, un enfant de l'Auvergne, marchand « de charbon de son état, tire d'une cornemuse hydro-pique « des sons nasillards et si plaintifs que le tempérament le « moins mélancolique ne saurait y résister et serait, en moins « de huit jours, atteint d'un spleen à rendre jaloux les insu- « laires de la brumeuse Albion.

« Que faire pour mettre un terme à ces divers supplices? » C'est bien simple. Et voici le conseil que nous donnons à notre infortuné correspondant :

Louer un commissionnaire, lui acheter une corne de tramway, aux notes les plus perçantes possible; le faire souffler dans cette corne tous les jours, de 8 heures du matin à 10 heures du soir, jusqu'à ce que les instruments en question aient fait silence, et silence complet.

Au cas où ce remède ne serait pas assez énergique, louer deux commissionnaires et acheter deux cornes de tramway.

Nous ne pensons pas que les pianos et la cornemuse résistent vingt-quatre heures à ce charivari infernal mais salutaire.

Nous donnons cette consultation gratuitement.



Affaire Ponet. — Devant le juge d'instruction, le complice Rassat a fini par avouer être l'auteur des articles contre les avoués. Mieux vaut tard que jamais.

Le 11 septembre, sera vendu chemin des aliénés, 17, à Monplaisir, le mobilier du maître chanteur Ponet, à la suite de la saisie exécutée contre lui par son propriétaire, M. Peillon. Hélas ! Hélas !! Hélas !!!

ARISTIDE CANEMBOIS.



NOUVELLES THÉÂTRALES

Jeudi, 1^{er} septembre, réouverture du théâtre des Célestins, avec la *Dame aux camélias*, et *l'Eté de la Saint-Martin*.

M. Abel interprétera le rôle d'Armand Duval, dont il a fait une importante reprise au nouveau théâtre du Vaudeville.

M^{mes} Harris, Marguerite Gauthier; M^{me} Billon et M. Mercier, nos excellents pensionnaires de l'année dernière, Prudence et Saint-Gaudens.

L'Eté de la St-Martin, comédie en un acte de MM. Meilhac et L. Halévy, précédera la *Dame aux camélias*; nous y verrons M. Béjuy, grand premier comique, M. Frey, M^{lle} Spinoy, première ingénuité et M^{me} Billon.

Le lendemain, vendredi, nous aurons *Une Corneille qui abat des noix*, trois actes de Barrière et Lambert Thiboust. M. Brouette, qui, conjointement avec M. Béjuy, tient l'emploi de grand premier comique jouera le rôle de Pincebourde.

Puis viendront : une reprise du *Gendre de M. Poirier*, la première de *On demande un gouverneur*, etc., etc.

Puisque nous sommes aux Célestins, rectifions une erreur qui s'est glissée dans notre dernier numéro

Nous avons laissé entendre que M. Campocasso était, en concurrence avec M. Dalbert, directeur de ce théâtre.

Cette assertion est inexacte. M. Dalbert est seul en nom et en titre directeur des Célestins.

Nous nous en réjouissons pour M. Dalbert.



M. Verdellel avait invité, samedi dernier, la presse lyonnaise à de curieuses expériences d'hypnotisme, faites au Casino par un magnétiseur habile, M. de Torcy, dans la cage aux lions du dompteur Giacometti.

Après un charmant concert donné par l'orchestre et quelques-uns des meilleurs artistes du Casino, M. de Torcy, après avoir endormi son sujet, M^{lle} Lucia, est entré dans la cage, où M. Giacometti venait de se livrer à divers exercices très intéressants et très étonnants.

Les expériences d'hypnotisme ont alors commencé. Nous ne pouvons dire qu'une chose à nos lecteurs, allez voir M. de Torcy et M^{lle} Lucia au Casino, et je vous garantis que vous ne regretterez pas votre argent.



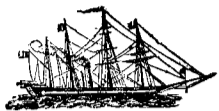
Vogue de la Guillotière. — Une des curiosités de cette vogue est assurément le *MUSÉE VIVANT* que M. Bonnefois vient d'y installer depuis quelques jours.

C'est la reproduction, par des sujets vivants, des tableaux les plus connus des écoles française, italienne et flamande et des toiles les plus admirées dans les derniers salons.

Aussi la mode est-elle d'aller s'entasser maintenant, chaque jour, dans ce petit théâtre de foire pour applaudir les tableaux animés de Rubens, de Michel-Ange et de Vanloo, sans oublier ceux de M. Cabanel, de M. Puvis de Chavannes ou de M. Baudry.

Une des plus grandes attractions de ce Musée est le *crime de la rue Montaigne*.

C'est ce que l'on peut appeler de l'actualité.



Service entre Lyon, Valence et Avignon, départ tous les mardi, jeudi et samedi à 6 heures du matin.

Promenade tous les dimanches entre LYON et SERRIÈRES. Aller et retour dans la même journée. Départ de Lyon à 7 heures du matin, de Serrières à 1 h. 1/2 du soir.

Nous engageons vivement ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas fait ce voyage, à l'exécuter sans hésitation. Nous sommes absolument convaincus qu'ils ne regretteront pas leur journée.



Tous les dimanches et jours fériés, jusqu'au 30 octobre inclusivement, BILLETS SPÉCIAUX à prix réduits, de Lyon ou Villeurbanne à Pont-de-Chéruy et Crémieu et retour :

| | |
|----------------------|-------|
| Première classe..... | 4 fr. |
| Deuxième "..... | 3 10 |
| Troisième "..... | 2 20 |

De Lyon ou Villeurbanne à Sablonnières, Morestel, les Avenières et Aoste-St-Genis et retour :

| | |
|----------------------|------|
| Première classe..... | 7 50 |
| Deuxième "..... | 6 |
| Troisième "..... | 4 50 |

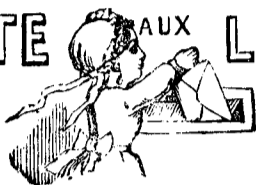
Départ de Lyon-Est..... 6 h. 30 et 8 h. matin
" • Villeurbanne..... 6 h. 38 et 8 h. 09 mat.



Tous les soirs à 8 heures, concert avec le concours d'artistes des théâtres de Paris.

Spectacles très variés et très intéressants.

BOITE AUX LETTRES



CORRESPONDANCE

P. Laferrère. — T'as ben raison, mon vieux cavet ; et la preuve que t'as raison, c'est que velà ben quinze jours que je saraboule mes recracheurs pour qu'y nous fichent la paix avé ces équevilles. Gnia pas méche de se faire escouter. Atatends

voir z'un peu ; si ça recommence, on leur fichera sous le picou un flacon d'essence de trique. Ça les fera revenir. Merci tout de même.

Lavatip. — Y a pas de place pour insérer de z'histoires comme ça. Te veux te faire imprimer à l'œil, gros malin.

R. L. — Inutile de nous sigogner avé tes manigances de papelard. Pisque nous ne pouvons pas être sûrs de ce que te dis, nous nous amuserons pas à l'insérer. Faudrait pas nous prendre pour de z'autres.

K. K. Oli. — Oui, toujours le même, grand panosse. Gna pas méche de s'y tromper, et t'as trop d'aime pour te mette le doigt dans le z'œil.

C. Ruse. — Ah ! Ah ! T'as reçu un amplan sus la mar-goulette et ça te fait quincher. C'est bien fait, attrap ; fallait pas y aller.

A n° 24. — Merci ben de ta complimentation, nous allons voir z'à te donner ce renseignement. Si t'avais un estant de libre dans la journée, te pourrais venir nous voir à note bureau ; on te payera querque chose de bon.

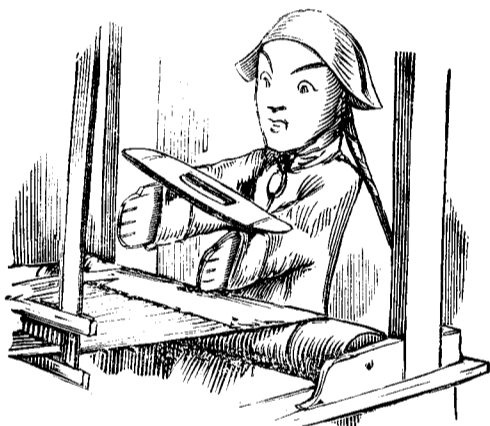
Ignotus. — Gnia pas de quoi. Guignol a fait que ce qu'y devait faire. Y demande même pas la décollation pour ça.



Le Gérant, JEAN PONCET.

IMPRIMERIE NOUVELLE LYONNAISE, rue Ferrandière, 52.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL



MANUEL DU NÉGOCIANT A LA MODE

LÉON PERMISÈRE & C^{IE}

M. Léon est un personnage, notable commerçant, décoré, possesseur de nombreux comptoirs dans les cinq parties du monde ; son opulente personne attire l'attention et fixe les regards. Aussi bien, le bruit fait autour de ce nom, est justifié par les faits et " Léon Permisère et C^o " sont cotés, aussi bien aux docks de New-York qu'aux alentours de la rue Pizay.

Aucun fabricant lyonnais ne possède à son actif une existence aussi accidentée que celle de M. Léon. Pas un n'a, comme lui, connu les hauts et les bas, les splendeurs et les tristesses par où passent chaque jour Messieurs les négociants ses confrères et ses rivaux ; tous, à sa place, y auraient laissé leurs plumes et seraient, depuis longtemps, rentrés dans l'oubli.

Pour M. Permisère, il n'en a pas été ainsi.

Après des vicissitudes sans nombre, après avoir soutenu une lutte insensée contre les idées les plus arrêtées, les usages commerciaux les mieux établis, M. Permisère peut aujourd'hui contempler son œuvre et écraser ses concurrents de son dédain.

Il touche à l'apogée de sa puissance ; aucun obstacle ne barre plus sa route, et, toutes voiles dehors, donnant toute sa vitesse, il se prépare à rentrer au port.

La fabrique lyonnaise a vécu bien longtemps, renfermée dans des idées, dans des coutumes, un

peu étroites, mais qui ne manquaient pas de grandeur.

Ces traditions, en partie surannées, il est vrai, avaient fait sa force, aux époques lointaines de l'organisation première, et c'est avec un religieux respect qu'elles se transmettaient et que quelques-unes sont encore aujourd'hui, et heureusement, en honneur chez la plupart des négociants.

Parmi ces traditions, celles dont nos pères s'enorgueillissaient le plus, était la loyauté dans les affaires.

A une époque où la carotte ne se cultivait pas comme objet de première nécessité, l'éducation commerciale admettait comme principe fondamental la correction et la parfaite sincérité. Tel contrat verbal était unanimement respecté comme s'il avait été écrit et contresigné par les deux parties. Et, dans la longue et brillante histoire de la *fabrique lyonnaise*, les exemples de forfaiture à ces règles sont introuvables.

Puis, une heure vint, heure bien rapprochée encore, où une école nouvelle se fonda.

Cette école, bien moderne, repoussait, comme naïvetés ridicules, ces traditions surannées et admettait comme base primordiale des affaires, la roublardise élevée à la hauteur d'une institution.

Ce n'était plus en créant, à grand renfort de travail, des articles nouveaux, d'un goût sobre et sûr, que l'on devait arriver à la fortune. — Les membres de la nouvelle Eglise avaient un autre objectif : faire marcher le contremaitre, faire marcher les ouvriers, faire marcher les industriels, cultiver le rabais sous toutes ses formes, sous toutes ses faces, en faire la cheville ouvrière de leur organisation et se retirer, le plus tôt possible, les poches bondées des gros sous ramassés, par ce petit procédé, dans la caisse, souvent à sec, de ceux que l'on devait exploiter.

M. Permisère n'a pas répudié cette école. On prétend même qu'il est grand-prêtre dans cette nouvelle religion. — Pure calomnie, sans doute. — Pourtant les allures, la façon d'agir, les coutumes bien connues de « Léon Permisère et C^o », donnent de la créance à ces racontars.

M. Permisère, l'homme du satin à 0,60, est la providence, providence marâtre, des industriels naisants et des ouvriers ambitieux qui veulent se mettre à leur compte. Son organisation colossale lui permettant, réduit à ses propres forces, d'entretenir le travail d'un atelier, soit de teinture, soit d'apprêt ; il n'a laissé passer aucune occasion de faire baisser les tarifs et d'anémier l'industrie locale. Payer bon

marché, faire beaucoup de rabais, tel est l'axiome en honneur dans le grand caravansérail de la rue Pizay.

Une légion de malheureux employés, de ces pauvres diables que Permisère embauche sous le fallacieux prétexte d'apprendre le commerce, est spécialement dressée à cet effet. Du matin au soir on peut les voir arpenter les rues des Brotteaux ou des Charpennes, assiéger teinturiers, apprêteurs, cylindreurs et autres, et quémender, grâce à une carotte bien savamment tirée, le petit rabais traditionnel.

De toutes parts, l'arrivée de Permisère, d'un de ses lieutenants, ou même d'un de ses simples soldats, est saluée avec autant d'enthousiasme que le choléra ou la fièvre jaune.

Et pourtant il faut les subir, quelquefois même les faire asseoir, d'autres fois aussi... les envoyer asseoir. — Et les pauvres diables se retirent alors penauds, confus, entrevoyant à leur arrivée la réception féroce de M. Léon, ou les objurgations bien senties de Moncrampon ou de M. Rugues.

Au milieu de quatre-vingts employés, sur lesquels vingt gagnent 50 francs par mois, et les autres... la porte... quand ils demandent une rémunération quelconque, M. Permisère s'est constitué un petit état-major.

C'est là que brillent, dans toute la splendeur de leur talent, les trois satellites du grand astre. Et tout cela se comprend, s'entend, se conseille, marche la main dans la main ; Rugues soutenant Geneviève, pendant que les grands bras de Moncrampon s'agitent et semblent prendre le ciel à témoin de la sainteté de leur cause.

De temps en temps, quelque farceur en bonne humeur, histoire de procurer quelques instants de joie aux chers confrères, raconte mystérieusement, place de la Comédie, la déconfiture prochaine de Permisère. — On en jase, on en cause, on s'enflamme, puis on apprend la fausseté de la nouvelle.

M. Permisère rit tout le premier de ces bruits, bien faits pour flatter son orgueil, en lui prouvant la place considérable qu'il occupe dans le commerce lyonnais. Lui, qui voit clair dans la boîte à l'encre de sa maison, sait à quoi s'en tenir sur ces racontars, et n'en prend pas ombrage.

Et c'est absolument l'avis de votre serviteur, qui verra, comme vous, Permisère dépasser le bout du fossé sans pourtant faire la culbute, et tenir longtemps encore, pour le plus grand ennui de ses confrères et la mise en coupe des industriels de la région.

MONSIEUR MALUNI.